

JEAN-MICHEL ROYER

Les petites malices du Général



Balland

sempé

LES PETITES MALICES
DU GÉNÉRAL

802
58051

176

DU MÊME AUTEUR

Pastiches et postiches :

A la manière d'Eux, *Simoën*, 1977.

A la manière Deux, *Simoën*, 1978.

A la manière d'Un, *Stock*, 1980, ouvrage couronné par l'Académie française.

Prophéties de Nostradamus pour le roy François, *le Pré aux Clercs*, 1983.

Le roy François, *le Pré aux Clercs*, 1985.

Le prince Jacques et le roy François, *le Pré aux Clercs*, 1987.

François Mitterrand élu à l'Académie française, *Balland*, 1989.

Roman :

Le Double Je, ou Les Mémoires du chevalier d'Éon, *Grasset*, 1986, ouvrage couronné par la Société des gens de Lettres.

Comédie vidéo :

Panurge, en collaboration avec François Rabelais, réalisation de Jean-Christophe Averty, 1982.

Chroniques :

A chaud, *Simoën*, 1978.

Éditions présentées et commentées :

Le livre d'or de l'Assiette au beurre, *Simoën*, 1977 et 1978.

Mémoires de M. d'Artagnan, *Ramsay*, 1979.

Histoire :

Jean Moulin, roi crucifié des ombres, *Mémorial* publié par « En ce temps-là, de Gaulle », juin-août 1972, numéros 36 à 42.

810205

00431-000170ES-10
Jean-Michel / Royer

82h

LES PETITES MALICES
DU GÉNÉRAL

*« Parlez-moi de lui, grand-père,
parlez-moi de lui... »
Carnet de la légende impériale.*

BALLAND

33, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris



DL-23051990-14409

LES PETITES MALICES
DU GÉNÉRAL

BALLAND
© Éditions Balland, 1990.



*« Il était tout hérissé
de mots,
comme un poisson
l'est d'écaillés. »*

GORKI, parlant de Lénine.

*« Parlez-nous de lui, grand-mère,
parlez-nous de lui... »*

Chanson de la légende napoléonienne.

DL-21051990-14407

« Il faut tout brûler
de nuit,
comme un poison
lont à travailler »
Grand, parfum de l'âme.

« Parlez-moi de lui, grand-mère,
parlez-moi de lui... »
Chanson de la légende napoléonienne.

© Éditions Gallimard, 1991.



*Pour Julien Rougon de Saint-Ferréol,
à l'occasion de ses 20 ans :
n'ayant pas vécu cette histoire,
il saura mieux que nous
la mettre en perspective.*

*Pour André Balland,
père de ce livre,
fraternellement.*

*Pour Martine et François Aubrun
et pour toute leur tribu :
ils sont l'oasis,
pour eux on traverserait le désert.*

*Pour Françoise Parturier
et pour Luiza Miller de Andrada,
en bonne et forte communion.*

*Pour Hélène Caral de Ravel
et pour Michèle Cornu,
bonnes fées.*

*Et à la mémoire de Louis Vallon,
si subtil et si truculent
que son ami Charles de Gaulle
ne le fut jamais plus
qu'en sa compagnie.*

Les jours d'été de l'été
à l'automne de l'été
d'été de l'été de l'été
il n'est pas de l'été
de l'été de l'été

Les jours d'été de l'été
de l'été de l'été
de l'été de l'été

Les jours d'été de l'été
de l'été de l'été
de l'été de l'été
de l'été de l'été

Les jours d'été de l'été
de l'été de l'été de l'été
de l'été de l'été

Les jours d'été de l'été
de l'été de l'été
de l'été de l'été

Les jours d'été de l'été
de l'été de l'été
de l'été de l'été
de l'été de l'été
de l'été de l'été

De Gaulliana

ou

BRÈVES RÉFLEXIONS SUR LES ANA GAULLIENS

Telle une comète, tout grand homme laisse derrière lui une traîne de lumière (ses actes, ses œuvres) où dansent des paillettes (la poussière dorée dont sont faites les légendes)...

Vingtième anniversaire de la mort de notre héros (9 novembre 1970), centième anniversaire de sa naissance (22 novembre 1890), et, auparavant, cinquantième anniversaire de l'événement le plus marquant de sa vie (18 juin 1940) : à l'occasion de « l'année de Gaulle », beaucoup de choses capitales ne manqueront pas d'être dites et écrites sur la traîne de lumière (éclatante ou noire) que la grande ombre laisse derrière elle.

Nous, dans notre frivolité, nous ne nous intéressons ici qu'aux paillettes : les ana gaulliens.

*

Ana : ce mot désuet étant appelé à revenir souvent sous notre plume, ouvrons le Littré.

Si le Gaulois dont nous parlons avait été l'un des Grands de la Rome antique, ce recueil se serait intitulé *Gaulliana*. Pour désigner la poussière de mots historiques, de maximes ou de boutades célèbres, et d'anecdotes en tous genres qui, pour le bon peuple, est le sillage de la gloire, les Latins accolait au patronyme de l'homme illustre ce que les grammairiens nomment un affixe possessif : *-anus*, et au pluriel *-ana*. Ainsi les dits de César étaient-ils des *Cesariana*, les dits de Virgile des *Virgiliana*, les dits de Cicéron des *Ciceroniana*, etc.

PRÉFACE

Ayant longtemps gardé le latin comme langue savante, les Français parleront de même des *Rabelaisiana*, des *Molieriana*, des *Voltaireiana*, des *Napoleoniana*, des *Hugoliana*. Mais, dès le XVIII^e siècle, ce ne sont plus guère que les Trissotin et les Vadius qui usent de telles expressions, d'ailleurs grotesques dès lors qu'il s'agit d'un souverain dont le prénom est assorti d'un numéro matricule : comment, même en latin de basse-cour, parler des *Henriquetriana* ou des *Louisquatorziana*? L'usage populaire va trancher — à tous les sens du terme ; il procédera à l'ablation de l'affixe latin pour faire de celui-ci un substantif français : un *ana*, ce sera un bon mot, une anecdote ; au pluriel, en souvenir du latin, on dira : des *ana*.

Du règne de Louis XV à celui de Vincent Auriol, le terme sera très usité, et nos anciens seront grands consommateurs d'*ana*, aussi bien dans les gazettes que dans les almanachs, ou encore dans les recueils consacrés aux reparties de telle ou telle vedette de l'actualité célèbre pour son esprit à l'emporte-pièce — ample littérature populaire, des *ana* d'une Sophie Arnoult jusqu'à ceux d'un Guitry...

Pour ce qui est du bon usage de ces *ana*, citons ce qu'en dit Voltaire, qui en distilla et en inspira beaucoup :

< Ils sont un champ resserré où l'on glane après la vaste moisson de l'Histoire. Ces petits détails longtemps cachés intéressent le public quand ils concernent des personnages illustres. Ils amusent seulement la curiosité, voire la malignité. Mais les petites faiblesses qu'ils révèlent peuvent également instruire... >

Ajoutons cette notation de Paul Léautaud dans *Propos d'un jour* :

< Je vais passer pour un esprit léger (au jugement des esprits lourds) : un dictionnaire d'*ana* fait ma plus grande lecture. Tous les caractères sont là, peints en peu de mots... >

*

PRÉFACE

Allons! ne regrettons pas trop de n'avoir pu intituler ce livre *Gaulliana*, ni *Ana gaulliens* : seuls les passésistes dans notre genre auraient compris de quoi il retournait. *Les petites malices du Général* — ce titre est une idée de l'ami Sempé —, voilà qui est plus clair pour tout le monde.

Clair et néanmoins un brin trompeur. Bien sûr, depuis longtemps, la *malice* a oublié que sa source est dans le *mal*, dans la *malignité*. Être *malicieux*, ce n'est plus même, comme naguère, « jeter aux autres des méchancetés, sur un ton badin »; c'est simplement être enjoué, goguenard, en verve. Mais attention : si cette facette existe amplement dans l'humour gaullien, celui-ci en comporte bien d'autres.

Humour, nous avons dit *humour*... C'est là une notion anglo-saxonne entre toutes. N'est-elle pas incongrue à propos d'un homme qui fut à ce point Français qu'il se prit pour la France elle-même? Non, car ce gaillard-là — ce Gaulois-là — avait, par ses aïeux Mac Cartan, quelques pintes de sang irlandais. Et si, dans un certain nombre de ses saillies, c'était ce sang irlandais qui parlait? La suggestion (narquoise) est d'André Frossard, grand humoriste et aussi grand biographe du Général, dans un livre très logiquement intitulé *La France en général*. Apportons de l'eau à son moulin en relevant, dans une des pages les plus noires des *Mémoires de guerre*, page où est évoquée la débâcle de juin 1940, cette notation que nous sommes tenté de dire shakespearienne : « Une sorte d'humour terrible pimentait la chute de la France » — *pimentait!*

Humour gaullien, donc. Il est parfois acidulé et parfois très sarcastique, très âpre. Parfois bonhomme, drolatique, canaille, parfois saignant, sanglant. Parfois rose bonbon, parfois en demi-teinte, parfois franchement noir. Parfois au premier degré, et parfois au centième. Il use parfois de la pointille ironique, parfois de la pince de crabe, parfois du lance-flammes. Il peut jouer de la « bien bonne » rigolarde, du lazzi faubourien, de l'apophtegme façon La

PRÉFACE

Bruyère ou Chamfort, voire encore du *nonsense* traduisible seulement par les *happy few*...

Que l'on nous entende bien : nous ne nous proposons pas d'établir ici la somme théologique des « mots » du Général et des ana gaulliens. Il y faudrait pas mal de bouquins du format de celui-ci – s'ajoutant à ceux qui ont déjà paru sur le même thème. Nous voulons seulement faire savourer au lecteur un choix (parfaitement subjectif, cela va sans dire) d'échantillons de l'humour de notre héros, et cela dans tous les registres de cet humour – donc pas seulement dans celui de la malice, petite ou grosse.

C'est cette démarche qui, croyons-nous, nous distingue des seuls devanciers que nous nous connaissions pour le moment (février 1990) : Constantin Melnik (qui, sous le pseudonyme d'*Ernest Mignon* publia tour à tour, en 1962, *Les mots du Général* et *Les nouveaux mots du Général*), et Philippe Ganier-Raymond (auteur, en 1971, sous le nom de *Frédéric Barreyre*, des *Derniers mots du Général*). Leur ayant, à l'un comme à l'autre, fait de substantiels emprunts, nous ne saurions que leur rendre hommage. Notons seulement que leurs livres portent la marque de l'époque troublée où ils furent rédigés, époque où de Gaulle était contesté avec virulence : ils privilégient la facette la moins sympathique de l'humour gaullien – la facette tranchante, cinglante, acerbe. Nous ne nions pas l'existence de cette facette. Mais il y a les autres, toutes les autres... Le Général n'était tout de même pas qu'une sorte de Sacha Guitry en uniforme et cravache à la main...

En revanche, nous ne reprocherons pas à ces deux auteurs d'avoir fait un sort (ce fut tout particulièrement le cas de Ganier-Raymond) à force ana totalement inventés, soit par eux-mêmes – quelle tentation! –, soit par d'autres – Dieu sait si, trois décennies durant, la floraison fut ample!

Nous aussi, nous ferons une place – petite – aux apocryphes : ils sont partie de la légende – les paillettes...

PRÉFACE

Qu'importe qu'Henri IV n'ait pas dit : « Paris vaut bien une messe », ni Louis XIV : « L'État, c'est moi »? Ils auraient pu le dire. Ils auraient *dû* le dire.

Simplement, quand, au bon grain, nous nous permettrons de mêler l'ivraie, nous le dirons, voilà tout. Et, pour le reste, citant toujours nos sources avec précision, nous laisserons à leurs éventuels remords ceux qui ont publié – ou qui nous ont rapporté – des ana forgés de toutes pièces.

Notre défunt ami André Malraux, dont nous avons beaucoup utilisé les admirables *Chênes qu'on abat*, grille-t-il en Enfer pour avoir prêté au Général bien des phrases que celui-ci ne prononça sans doute pas? Allons! son grand petit livre est la Chapelle Sixtine du gaullisme. Et les propos inventés y sont, sous le regard de l'Histoire, du de Gaulle pur sucre – et souvent pur suc.

Même remarque à propos des très nombreux ana, presque tous inédits, qui portent ici l'estampille de Louis Vallon – nous les notions jadis dans nos carnets, sitôt après les avoir entendus tomber des lèvres du leader des « gaullistes de gauche », dont nous fûmes longtemps le *famulus* et quelques années durant le collaborateur.

Source jaillissante d'anecdotes, parfois poivrées, ce polytechnicien, enfant terrible de la famille Croix de Lorraine, n'était pas pour rien méridional, et natif de Crest – patrie des nobles troubadours Saint-Ferréol. Il colorait, il en remettait, il lui arrivait de galéjer? La belle affaire! Que le lecteur sache malgré tout que certains de nos ana valloniens ne sont sans doute gaulliens... que par l'esprit.

Ces menues réserves concernant l'apport de Malraux et celui de Vallon étant formulées d'entrée de jeu, nous croyons ne jamais avoir, dans ce recueil, oublié de pratiquer, autant que possible, la critique du témoignage. Par ailleurs, sauf exceptions, nous ne conterons pas d'anecdotes sans les situer dans leur contexte historique. Cela nous

PRÉFACE

amènera à des développements que le lecteur d'âge rassis trouvera sans doute superflus. Qu'il nous pardonne : nous ne nous adressons pas qu'à lui, mais également aux « De Gaulle, connais pas »¹...

*

Pour en revenir aux florilèges d'ana que nous mentionnions plus haut, notons que les deux premiers sont vieux de vingt-huit ans, et le troisième de dix-neuf.

C'est dire non seulement qu'ils sont pratiquement introuvables, mais encore que, depuis leur parution, des torrents d'encre ont coulé.

Apport des historiens, d'une part. Que l'on pense à l'œuvre – monumentale – de Jean Lacouture. Que l'on pense aussi aux travaux universitaires suscités par l'Institut Charles de Gaulle ou effectués dans son cadre. Que l'on pense encore à la provende qu'engrangea, en 1971-72, la très sérieuse publication *En ce temps-là : de Gaulle* – nous en fûmes, avec André Frossard et André Lacaze, l'un des animateurs, et toute une équipe nous entourait. Que l'on pense surtout à l'énorme corpus que l'amiral de Gaulle a mis à la disposition des chercheurs en terminant l'édition des *Discours et messages* et en entreprenant celle des *Lettres, notes et carnets*...

Nous avons puisé dans tout cela bien des poissons frétil-lants. Il y en a beaucoup, notamment, dans les passionnants *Carnets*, malheureusement dispersés entre plusieurs volumes, chronologie obligeant, mais qui, rassemblés, formeraient un petit bouquin épatant. Le de Gaulle intime s'y laisse parfois deviner, et, souvent, l'humour étincelle.

Apport des témoins, d'autre part. Le trépas du « solitaire de Colombey », en 1970, a dégelé la langue de beaucoup de ceux qui l'avaient, à des titres divers, approché.

1. Alphonse Allais, à moins que ce soit Alfred Jarry : « On aura beau faire et on aura beau dire, il y aura de moins en moins de gens qui auront connu Napoléon... »

PRÉFACE

Pour un certain nombre d'entre eux, l'hagiographie est restée de rigueur. Pas pour tous, Dieu merci ! Chacun d'entre eux, en tout cas, nous proposant son « De Gaulle et moi », relève celui-ci de quelques pincées d'ana. Là aussi nous avons puisé. En complétant l'apport écrit des Las Cases du *Mémorial de Saint-Colombey* par des conversations que nous eûmes avec beaucoup d'entre eux au fil des années, et tout particulièrement avec André Malraux.

Pour expliquer bien des mentions qui figurent dans ce livre, il nous faut dire ici un mot de notre humble personne. Jouant encore aux billes au moment de la Libération, nous n'appartenons ni à la première génération gaulliste, ni à la deuxième, celle du RPF, mais à la troisième, celle des débuts de la V^e République. L'UDT de Louis Vallon et de René Capitant devint notre seconde famille en 1959, et nous allions être la cheville ouvrière de son petit hebdomadaire, *Notre République*, de 1961 à 1966, pour participer ensuite à un certain nombre de cabinets ministériels, et abandonner tout engagement politique à partir de 1969. Dix années où nous fûmes aux premières loges pour observer la république gaullienne, et où nous nous liâmes d'amitié — pardon : de « compagnonnage » — avec beaucoup de ses grands ou petits barons. Or de quoi parlaient-ils tous ? De *lui*, de *lui* et encore de *lui*. Et, souvent, les ana fusaient. La plupart de ceux — souvent inédits — qu'on trouvera dans ces pages furent notés sur le moment dans nos tablettes ; seuls quelques-uns ont été reconstitués de mémoire, avec tous les risques que cela comporte : si « vrai-faux » il y a parfois, daigne l'âme immortelle de notre héros nous pardonner !

*

Qu'elle daigne aussi nous pardonner notre entreprise ! Pour de Gaulle, écrivain, comptait seulement ce qu'il avait écrit — et il écrivait souvent, pour les apprendre par cœur, jusqu'à ses « improvisations » en apparence les plus

PRÉFACE

impromptues. Du geste de main par lequel on chasse les mouches, il balayait tout le reste : paillettes¹.

Paillettes, donc, que toutes ces conversations particulières où il faisait des gammes. Retenons le classement qu'en proposait Malraux : 1) l'expression d'une pensée mûrie; 2) l'essai des thèmes; 3) la provocation pour tester un interlocuteur; 4) la boutade et parfois l'énormité.

Avouons une fois encore notre frivolité : ce qui nous occupe ici, c'est essentiellement le 3) et le 4). Il ne nous semble cependant pas tout à fait inutile de montrer – aux jeunes générations, notamment – que l'homme de l'Histoire ne campa pas toujours sur le socle de la statue du Commandeur.

*

25 août 1944. Pour le Général, le « jour de gloire » est arrivé. Il fait son entrée dans un Paris dont la libération est encore en cours, et dont le peuple lui fait un triomphe. Le lendemain, l'immense manifestation des Champs-Élysées (« C'est la mer! »), puis la messe à Notre-Dame auront valeur de sacre.

Symboliquement, il s'installe, rue Saint-Dominique, au ministère de la Guerre, ancien hôtel de Brienne, et il y choisit le bureau même qu'il avait brièvement occupé, au début de juin 1940, quand il était sous-secrétaire d'État à la Défense nationale dans le gouvernement Reynaud.

Au soir du 25 août, dans la pièce seulement éclairée par des flambeaux (la capitale est encore privée d'électricité), il retrouve l'atmosphère fantomatique où, quatre ans plus tôt, « comme dans un rêve », il avait vécu une tragédie. C'est là qu'il reçoit celui qui, au micro de la BBC, vient d'être « la voix de l'espérance » : Maurice Schumann. Au

1. Dans la partie de son dernier Carnet qui semble dater du début des années 1960, il recopie significativement cette phrase du prince de Ligne : « On m'a fait dire de mon vivant tant de spirituelles bêtises auxquelles je n'ai jamais pensé, que sera-ce après ma mort? »

PRÉFACE

terme de leur conversation, il le reconduit jusque dans l'antichambre noyée d'ombre et, lui serrant la main, il lui dit :

— Vous savez, on ne m'y reprendra plus!...

*

Nous nous inspirons ici du récit que nous a fait Maurice Schumann lors d'un entretien (novembre 1972) que nous avons publié alors dans *En ce temps-là : de Gaulle*, numéros 54 et 55.

Étrange, cet adieu aux armes! Le héros fatigué ne semble-t-il pas résolu à ranger au grenier et l'armure et le glaive, et à rentrer dans son village pour s'y essayer à la charrue de Cincinnatus?

Dans l'obscurité, Schumann devine pourtant un demi-sourire sur le visage de celui qui vient de lui tenir ce propos désabusé. Preuve que, dans le propos en question, la part du *non-dit* est beaucoup plus importante que l'autre...

Citons l'analyse que le bénéficiaire de ce *non-dit* nous fera de celui-ci en 1972 :

« Cet *On ne m'y reprendra plus* ne fut pas formulé sur le ton du triomphateur recru de gloire et de fatigue, et décidé à raccrocher. Il fut exprimé avec un zeste de malice qui, à moins que je ne me trompe, lui donnait à peu près ce sens : *Vous avez été, quatre années durant, un bon compagnon, en même temps qu'un ami ; aussi, en cette journée qui est le couronnement de tous nos efforts, vous épargnerai-je un éloge conventionnel ; je préfère vous offrir un présent plus digne de vous : une confiance, une confiance d'ailleurs mi-vraie mi-fausse, et qu'il vous faudra décrypter... »*

*

Décrypter : ce fut en effet le problème pour tous ceux qui eurent le privilège d'être les interlocuteurs du Sphinx quand il ciselait des malices, grommelait des boutades, lançait des sarcasmes, voire tonnait des invectives. L'inter-

PRÉFACE

prétation de tout cela, pour qui n'en avait pas la clef, n'alla pas sans force contresens.

Le lecteur qui découvre aujourd'hui ces *Gaulliana*, après tant d'années, s'expose à plus de contresens encore. Pour l'aider dans la mesure du possible à les décrypter, nous lui proposons, à titre de mode d'emploi, ces remarques de Maurice Schumann au cours du même entretien :

< Les intimes, à quoi cela servirait-il sinon à permettre que l'on se débonde en leur compagnie? Prendre pour argent comptant ce que le Général disait dans ces circonstances, ce serait pure sottise. Il pouvait fort bien vous avoir parlé au premier degré, mais aussi au deuxième, au troisième, au centième... Il avait pu exprimer un agacement passager, mais peut-être bien aussi une rage beaucoup plus profonde, et qui ne se calmerait pas de sitôt. Quand il traitait Roosevelt de *canaille*, Eisenhower de *boucher*, Kennedy de *garçon coiffeur*, il fallait faire la part des choses...

< Si, entre 1940 et 1945, j'avais disposé d'un magnétophone tournant en permanence, j'aurais pu en utiliser les enregistrements pour publier ensuite un livre intitulé : *Heil Hitler! Vive Pétain!* et signé Charles de Gaulle. Pourquoi? Parce que, quand celui-ci revenait d'une conversation difficile avec Churchill ou avec Roosevelt — et Dieu sait si certaines furent épouvantables! —, on pouvait l'entendre grogner, voire hurler : *J'en ai jusque-là de ces salauds (ou : de ces crapules!)... Hitler, lui, c'est un homme, un vrai!... Et Pétain aussi, tout compte fait!...* Une fois que tout cela était dit, et que le Général avait, en se débondant, restauré sa sérénité, vous l'entendiez vous refaire l'appel du 18 juin... >

*

Après avoir prié le lecteur de ne pas oublier, au cours de sa lecture, les conseils implicites que donne ici l'ancien porte-parole de la France libre (nous y reviendrons d'ail-

PRÉFACE

leurs aux mots : *Age, Ana et Amertume*), il ne nous reste plus qu'à inviter notre héros à entrer pour de bon en scène.

De l'homme-montagne, voici que pétillent les petits yeux de mammoth. Malraux vous le dirait : ce sourire descendant et cette paupière plissée annoncent les malices...

Manque, évidemment, la voix, tantôt fausset à la Bourvil, tantôt baryton à la Raimu. Mais elle rôde encore, cette voix-là, dans bien des mémoires. Les jeunes, espérons-le, se prépareront à la lecture de ces pages en écoutant de vieux cassettes ou de vieilles cassettes d'Henri Tisot...

— Ici, l'Ombre...

Jean-Michel ROYER

Aix-en-Provence, 27 février 1990.

1. P.S. A la mi-mars 1990, au moment où nous donnons l'ultime bon à tirer de ce livre, les éditions Lattès font paraître *Le mari de madame de Gaulle* de Robert Lassus. Nous n'avons donc pas pu tenir compte de l'apport de ce confrère, lui aussi grand collectionneur d'ana. Nous le ferons dans les rééditions du présent ouvrage. Rééditions dans la perspective desquelles nous prions nos lecteurs de ne nous ménager ni leurs critiques ni leurs suggestions.

l'année dernière... Avec un Américain, il m'a dit que
 plus qu'à avoir une maison à entretenir, il faut
 en faire une maison vivante, une maison qui
 vive, qui respire, qui a une âme. Il faut que
 elle soit habitee, qu'elle soit aimée, qu'elle
 soit un lieu de vie, un lieu de joie, un lieu
 où l'on se sent à l'aise, où l'on se sent en
 sécurité, où l'on se sent en paix. Il faut
 que elle soit un lieu où l'on peut se
 retrouver, un lieu où l'on peut se
 ressourcer, un lieu où l'on peut se
 reconstruire. Il faut que elle soit un
 lieu où l'on peut vivre, un lieu où l'on
 peut se réaliser, un lieu où l'on peut
 se donner du bien-être. Il faut que elle
 soit un lieu où l'on peut se sentir
 heureux, un lieu où l'on peut se sentir
 aimé, un lieu où l'on peut se sentir
 en sécurité. Il faut que elle soit un
 lieu où l'on peut se sentir en paix, un
 lieu où l'on peut se sentir en sécurité, un
 lieu où l'on peut se sentir en amour.

« Si, entre 1940 et 1945, j'avais disposé d'un magé-
 phone vraiment en permanence, j'aurais pu en utiliser les
 enregistrements pour publier comme un livre intitulé : *Hitlér /
 Hitler / Vire Pétrin / et signé Charles de Gaulle*. Pour-
 quoi ? Parce que, quand celui-ci revenait d'une conversa-
 tion difficile avec Churchill ou avec Roosevelt - et Dieu
 sait si certaines furent épouvantables - , on pouvait
 l'entendre grogner, voire hurler : *J'en ai jusqu'au cou de
 saisi (ou de ces empires)... Hitler, lui, c'est un homme,
 un vrai !... Et Pétrin aussi, tout compte fait !...* Une fois
 que tout cela était dit, et que le Général avait, en se débâti-
 sant, essayé de se débattre, vous l'entendiez vous refaire
 l'appel du 18 juin... »

1. N.B. A la fin de ce livre, j'ai voulu faire un tableau de la situation des Français en 1940. Mais j'ai vu que ce n'était pas le lieu de le faire. J'ai préféré le laisser à la fin de ce livre, car il est trop long et trop complexe pour être compris dans un livre de ce genre.

A

ADULATION

Yvonne de Gaulle regarde, à la télé, son cher grand homme prononcer des phrases immortelles. Celles-ci étant préenregistrées, le Général est près d'elle. Il grommelle :

- De grâce, Yvonne, cessez de me contempler comme si j'étais le Messie!...
- Mais, Charles, c'est que vous êtes vraiment bon, très bon, très très bon...
- Ah! l'extase, l'extase, toujours l'extase!...

* Même s'il y a un zeste de tendresse dans cette rebuffade, il est peu vraisemblable que le Général, même agacé, se soit jamais adressé sur ce ton à « Tante Yvonne ». Ce charmant ana (cité pour vrai par *L'Événement du jeudi* du 18 janvier 1989) a donc toute chance d'être apocryphe — mais qu'importe?

Qu'Yvonne de Gaulle n'ait pas ressemblé à l'image « gnan-gnan » qui fut donnée d'elle tant par les hagiographes que par les persifleurs, nous aurons maintes occasions de le montrer, et notamment au dernier mot de ce dictionnaire : *Yvonne*.

Citons seulement ici ce mot d'elle, rapporté par Marcel Jullian (*op. cit.*, p. 198), mot qui prouve que l'humour noir de son époux avait déteint sur elle. Nous sommes à Colombey, en famille, quelques jours après cet attentat du

AFFÉTERIE

Petit-Clamart où Charles et elle ont été frôlés par la mort. Elle ajoute la *human touch* :

– Le Général sortait des mains de son coiffeur et, moi, je venais de me faire faire une permanente... Nous aurions fait de beaux morts...

AFFÉTERIE

Mi-mai 1968. Paris est en proie à la tourmente, mais le chef de l'État n'a pas voulu annuler son voyage en Roumanie (voir à : *Dracula*), ce que beaucoup lui reprochent. L'envoyé spécial du *New York Herald* cite à ce propos dans son article un vieux proverbe transylvanien : « Tout le village est en feu, et grand-mère se peigne devant son miroir. »

De Gaulle lit cette gentillesse dans l'avion du retour, et commente :

– Eh bien! grand-mère a raison!... Elle va bientôt brûler dans l'incendie, et elle se fait des bouclettes... Ce n'est pas affaire d'afféterie mais de dignité, de respect pour soi-même, et aussi de respect pour le Créateur devant lequel elle va comparaître... Sur le pont de son navire qui va sombrer, l'amiral ne doit pas être en caleçon, mais en grand uniforme... Si elle avait été plus féminine, Jeanne d'Arc se serait mis du rouge à lèvres avant de monter sur le bûcher de Rouen...

* Raconté à l'auteur par un ministre de l'époque, le très scrupuleux Joël Le Theule. On croirait pourtant, au moins quant à la dernière phrase, du de Gaulle revu et corrigé par Malraux!

AFFRONTEMENT

A la fin de 1953, de Gaulle écrit dans ce qui sera le dernier de ses Carnets : « J'ai soixante-trois ans. Désormais tout ce qui se rapporte à moi s'organise en fonction de ma mort¹ »...

Au cours des dix-sept années qui lui restent alors à vivre, il n'arpentera plus, dans le parc de la Boisserie, ce qu'il appelle « l'allée du Philosophe » sans se rappeler Montaigne : « Que philosopher c'est apprendre à mourir. »

En 1965, le vieux monsieur de soixante-quinze ans évoquera ses fins dernières, devant un familier, sur un mode des plus badins :

— Depuis longtemps, je suis prêt à me présenter devant le Créateur... Mais est-il prêt, Lui, à cet affrontement?...

* C'est évidemment un persifleur qui, lors de la campagne électorale de 1965, forgea cet ana qui fait de notre héros un mégalomane à la Sacha Guitry. Le persifleur en question n'eut pas grand mal : il reprit, purement et simplement, une boutade qui venait d'être prêtée à Winston Churchill (mort, justement, en 1965), boutade que les fabricants de *gossips* avaient présentée comme « les dernières paroles du vieux lion ».

ÂGE

En 1967, à soixante-dix-sept ans, le Général note ceci, toujours dans le dernier de ses Carnets :

« A 89 ans, Sophocle écrit *Œdipe à Colone*.

A 80 ans, Goethe écrit son *Grand Faust*.

1. *Lettres, notes et carnets, op. cit.*, 1969-1970, p. 182.

ÂGE

A 97 ans, Titien peint *la Descente de croix*.

A 85 ans, Verdi compose le grandiose *Te Deum*.

Monet, Kant, Voltaire, Chateaubriand, Hugo, Tolstoï, Shaw, Mauriac, etc., octogénaires, poursuivent une œuvre admirable.

A 90 ans, le doge Dandolo assiège et prend Constantinople.

Ouais! Ce sont-là des exemples qu'on se cite à soi-même pour se donner le change! >

* *Lettres, notes et carnets, op. cit., 1969-1970, p.187.*

ÂGE (ET NAUFRAGE)

Fin de l'été 1965. Pour celui qui, sept ans plus tôt, a fondé la Cinquième, le terme du premier mandat présidentiel approche. Se représentera-t-il? Jusqu'au dernier moment, il va protéger ses intentions derrière un opaque rideau de fumée. Déjà, lors de la conférence de presse du 31 janvier 1964, il avait lancé à un journaliste trop curieux :

— Vous m'avez demandé, monsieur, ce que je ferai dans deux ans. Je ne peux pas, et ne veux pas, vous répondre. Alors, comme ça, *Monsieur X*, ce sera le général de Gaulle ¹!...

S'il garde bouche cousue en public, le Sphinx est en revanche prolix devant ses intimes. Plus que jamais, son thème est le fameux : « On ne m'y reprendra plus » lancé le 25 janvier 1945 devant Maurice Schumann. Il le réorchestre en présence de celui-ci, auquel il confie tout à la fois

1. *Discours et Messages*, 1962-65, p. 182. « Monsieur X » : le candidat anti-gaulliste idéal défini alors, en pointillé, par *L'Express*. Un portrait robot qui, de semaine en semaine, ressemblait plus à Gaston Defferre — lequel renoncera en définitive, cédant la place à François Mitterrand.

sa lassitude et la tentation qu'exerce sur lui la charrue de Cincinnatus. Et, au compagnon des temps héroïques, il fait présent d'un formidable *scoop* lorsqu'à propos de son séjour au pouvoir, il lui dit :

— Bah!... De toute façon, il n'y en a plus pour longtemps!...

Mi-septembre 1965. Georges Pompidou, Premier ministre, a été informé de source directe, quelques jours plus tôt, que le Général se représenterait, et le ferait savoir le 4 novembre, un mois tout juste avant le premier tour du scrutin (5 décembre)... De l'avis de tous les historiens, la décision a été prise dès juillet, du fait de la crise européenne de Bruxelles. Dans ses Mémoires (*op. cit.*, p. 297), le comte de Paris affirmera même que de Gaulle lui avait fait part de ladite décision, sous le sceau du secret, dès décembre 1964. Avec son : « De toute façon, il n'y en a pas pour longtemps », qui sous-entend l'abdication, le Sphinx a-t-il dupé son ancien porte-parole?

* Que non! Comme on l'a vu dans la Préface, Maurice Schumann est en effet bien placé pour ne rien ignorer du mode d'emploi des fausses confidences gaulliennes...

Donc, il ne pipe mot quand le Général se dit décidé à imiter Cincinnatus. Lisant peut-être un brin de scepticisme dans son regard, notre héros en remet, et se lance dans une grande tirade chateaubrianesque sur le thème *La vieillesse est un naufrage* (sur lequel l'auteur des *Mémoires de guerre* a beaucoup varié à propos de Pétain). Thème qui est, cette fois, repris en mineur, avec une verve douloureuse :

— D'ailleurs, supposez que je sois réélu... A l'âge que j'ai, le moment arrivera vite où j'aurai des passages à vide... Qui, à ce moment-là, aura le courage de me dire : *Vous avez eu un passage à vide*, qui?... Qui, à ce moment-là, aura le courage de me dire : *Vos passages à vide sont de plus en plus fréquents*, qui?... Qui, à ce moment-là, aura le cou-

VERCINGÉTORIX

Quant à nous, nous avons entendu Louis Vallon prêter au Général – celui du début des années 1950, comme chez Tournoux –, une phrase plus parfumée encore :

– Les Français sont des veaux : ils font sous eux, et c'est de la bouse... Cette France est vacharde, vacharde jusqu'aux tripes...

Nous convenons volontiers que Vallon peut avoir personnellement corsé ce propos quand, quelques années plus tard, il le tira pour nous de sa mémoire. Mais il est de fait que, devant lui, de Gaulle se laissait volontiers aller à une truculence qu'il s'interdisait en revanche devant la plupart de ses interlocuteurs, même très proches de lui.

De toute façon, il est bien clair que quand, en certains moments d'amertume ou de colère, le Général définissait ses compatriotes comme des « veaux », cela relevait du fameux parallèle entre Racine et Corneille : à la France « telle qu'elle est » (parfois), il opposait la France « telle qu'elle devrait être » (toujours).

Ajoutons que, d'Irlande, en juin 1969, le vieil homme devait remercier chaleureusement François Parturier pour une piquante lettre qu'elle venait de lui écrire, et où, après avoir attribué l'échec du référendum d'avril à ceux « qui ont vendu leur âme pour du goudron, pour des coupons », l'auteur des *Marianne m'a dit* avait rappelé le souvenir des « veaux » des lendemains de la Libération, « avec leurs cocardes fraîches dans les trous de nez », lesquels « veaux » se révélaient, un quart de siècle plus tard, étrangement amnésiques...

VERCINGÉTORIX

Peu après la Libération, de Gaulle visite, à Alise-Sainte-Reine, le site présumé de la bataille d'Alésia. Là où, en l'an

52 avant Jésus-Christ, s'élevait, au flanc du mont Auxois, l'oppidum où les tribus de la France libre furent assiégées par l'envahisseur romain, se dresse maintenant une statue de Vercingétorix érigée sous Napoléon III.

Le Général pousse d'abord un grand soupir en lisant, gravé sur l'un des flancs du piédestal, le texte de l'appel du 18 juin lancé à Gergovie, lors d'une première bataille qui fut victorieuse, par le chef des Arvernes s'adressant aux tribus alors rassemblées autour de lui :

*La Gaule, unie,
Formant une seule nation,
Animée d'un même esprit,
Peut défier l'Univers !*

Puis, du haut du terre qui domine la plaine des Laumes, le guide lui montre les défilés par où l'armée de secours gauloise survint dans le dessein d'assiéger à son tour l'assiégeant romain. On sait que cette armée, retardée par les bisbilles entre les chefs des diverses tribus qui la composait, arriva trop tard : Jules César avait déjà reçu la reddition de Vercingétorix.

En remettant un peu, le cicérone évoque une bataille fratricide entre les clans de deux des chefs en question, les Eduens Eporédorix et Viridomar, sous l'œil hilare de l'ennemi qui compte les coups.

De Gaulle psalmodie un alexandrin quasi hugolien :

< Là, Eporédorix, et là Viridomar... >

Puis :

- Je vois : déjà, Frénay et d'Astier n'étaient pas d'accord¹...

1. Allusion aux nombreux conflits qui opposèrent Henri Frénay, chef du mouvement « Combat » à Emmanuel d'Astier, chef du mouvement « Libération », avant que Jean Moulin, grâce au CNR, parvint à donner un semblant d'ordre à ce « désordre de courages » qu'avait d'abord été la Résistance. La bataille de chiffonniers suscitée, parmi les Résistants, par la publication du *Jean Moulin* de Daniel Cordier en 1989, montre que ces vieilles zizanies restent purulentes.

VERCINGÉTORIX

* Raconté à l'auteur, dans la version ci-dessus, par André Malraux. Maurice Schumann nous a donné de l'affaire une version presque analogue (voir *En ce temps-là : de Gaulle*, n° 42). Nous avons toutefois entendu d'autres gaullistes « historiques » (c'est le cas de le dire!) situer la scène en d'autres sites présumés de la bataille d'Alésia.

Notons que notre héros était prédestiné à s'intéresser à Vercingétorix : il prenait ainsi la suite d'un de ses oncles qu'il n'avait pas connu, Charles de Gaulle, mort en 1880 ; cet érudit, spécialiste de la civilisation et de la langue celtes – il avait pris le nom de *Barz Bro C'ball* –, avait consacré force travaux au chef de la résistance gauloise ; on lit dans l'un d'eux cette phrase qui pourrait servir d'exergue à l'appel du 18 juin :

« Dans un camp surpris par une attaque nocturne, où chacun lutte isolément contre l'ennemi, on ne demande pas quel est son grade à celui qui élève le drapeau et pousse le premier cri de ralliement. »

* Notons aussi que, pour Charles de Gaulle, neveu de Charles de Gaulle – et fils de Henri de Gaulle, professeur d'Histoire –, le présent et le passé entretenaient un dialogue permanent : il était le compagnon de chaque instant de Clio, « tout entière à sa proie attachée »...

Claude Mauriac conte dans ses carnets (*op. cit.*, I, p. 110) que, le 6 mai 1945, le Libérateur reçoit un présent qui le touche particulièrement. Il lui est fait par la veuve d'un des dirigeants de la Commune, Arthur Ranc, et il s'agit d'un manuscrit de Léon Gambetta, auquel sont joints divers textes cosignés par des Communards célèbres : Ranc, Eudes, Bergeret, Vaillant, etc. Le Général pointe ces noms, et commente :

– Tous les FFI, quoi!...

* Colombey, 11 décembre 1969. A Malraux (*Les chênes qu'on abat*, *op. cit.*, p. 156), de Gaulle montre l'immense paysage enneigé de « la forêt gauloise » :

— C'est une position imprenable... Or Vercingétorix l'a perdue... Il devait recevoir tous les jours des syndicats et des contestataires...

VERSETS SATANIQUES

Petit poème en prose du Général, dans le dernier de ses Carnets (partie rédigée entre 1947 et 1953) :

< Politiciens de l'impuissance.

Radiodiffuseurs du sommeil.

Stylographes de la décadence.

Farfadets de la décadence... >

Et, deux lignes plus bas :

< Les baladins de la politique.

La politique de la guitare... >

* *Lettres, notes et carnets*, *op. cit.*, 1969-70, p. 182.

Ces versets imprécatoires sont manifestement contemporains des mélopées que Jean-Raymond Tournoux, dans *Le feu et la cendre* (*op. cit.*, p. 58), enregistre vers 1950 :

< Ah! les pisse-vinaigre!... Les pisse-froid!... Les farfadets de l'abandon!... Les tricheurs!... Les fuyards professionnels!... Les trotte-menu de la décadence!...

< Les équipes du chloroforme!... Le marais putride!... La politique de la vachardise!... Les stupéfiants du régime!... Les malades de la capitulation!... >

VEUVAGE

Automne 1962. Au cours des discussions précédant le référendum sur l'élection du président de la République au suffrage universel, deux ministres, Roger Frey et Louis Joxe, suggèrent au fondateur de la Cinquième d'aller plus loin dans la présidentialisation du régime en créant un poste de vice-président, comme aux États-Unis. De Gaulle s'esclaffe :

— Un vice-président?... Ce serait ma veuve!

* Cité par Jean Lacouture, *op. cit.*, III, p. 578. Selon le récit que Louis Joxe fit sur le moment à l'auteur, la boutade aurait été plus explicite :

— Un vice-président?... J'aurais toujours l'impression de traîner ma veuve derrière moi...

On sait que, le jour de la mort du Général, Georges Pompidou pensera d'abord annoncer la nouvelle en disant : « La France est orpheline », et préférera en définitive la formule : « La France est veuve. »

A propos des rapports conjugaux entre Marianne et Charles, notons cette phrase à la fois sarcastique et admirative de l'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg (phrase citée par Malraux dans *Les chênes qu'on abat*, *op. cit.*, p. 79) :

« A Moscou (en décembre 1944), la France avait l'air de suivre de Gaulle à trois pas, comme les épouses musulmanes... »

VIOL CONJUGAL

Nous avons brièvement évoqué, au mot *Scrupules*, la tempête juridique que souleva, à l'automne 1962, le recours à la procédure référendaire, et non à la procédure parlementaire, pour cette révision constitutionnelle majeure

qui tint en dix mots : « Le président de la République est élu au suffrage universel. »

Accusée de « forfaiture » par le président du Sénat, ainsi que par la plus grande partie de la classe politique, la statue du Commandeur opposa à leurs anathèmes un mépris olympien. Plus, tout de même, un certain nombre d'arguments de droit constitutionnel. Le moindre de ceux-ci ne fut pas que, la Constitution de 1958 étant son œuvre, le fondateur de la Cinquième était mieux placé que quiconque pour en connaître la lettre, et plus encore l'esprit.

Cet argument (un brin spécieux, peut-être?) reçut un jour une piquante formulation. Réponse à un ministre qui, se faisant l'avocat du Diable, plaidait la thèse de l'inconstitutionnalité :

– Allons! on ne viole pas sa femme!...

* Cité par Pierre Viansson-Ponté, *op. cit.*, II, p. 42, et repris par Jean Lacouture, *op. cit.*, III, p. 584.

Cette grosse malice n'est, bien sûr, qu'une petite pirouette. Sur le fond du problème, l'avis de la plupart des constitutionnalistes fut (et demeure) que le référendum du 28 octobre 1962 était inconstitutionnel. Il reste que le peuple souverain lava ce « crime » (?) : 62,25% des suffrages exprimés se prononcèrent pour le « oui ». Il reste aussi que, si le Général viola sa « femme », il lui fit un bel enfant. Question : si François Mitterrand avait été écouté en 1962, c'est-à-dire si le président de la République avait continué à être élu par les notables, serait-il entré à l'Élysée en 1981 et y aurait-il été maintenu en 1988?

VOLAPÜK INTÉGRÉ

Conférence de presse du 15 mai 1962. Contre l'Europe supranationale, le conférencier plaide pour « l'Europe des

VOUS M'AVEZ COMPRIS...

États > (il récuse l'expression « Europe des patries », qu'on lui attribue à tort). Thème : l'identité nationale ne saurait être dissoute au sein de l'union européenne (« Je ne crois pas que l'Europe puisse avoir aucune réalité vivante si elle ne comporte pas la France avec ses Français, l'Allemagne avec ses Allemands, l'Italie avec ses Italiens, etc. »). Suit le morceau de bravoure :

< Dante, Goethe, Chateaubriand appartiennent à toute l'Europe dans la mesure même où ils étaient respectivement et éminemment Italien, Allemand et Français. Ils n'auraient pas beaucoup servi l'Europe s'ils avaient été des apatrides et s'ils avaient pensé, écrit, en quelque *esperanto* ou *volapük* intégré... >

* *Discours et Messages*, 1958-1962, p. 407.

Quelques années durant, cette phrase rendra sa vogue au mot *volapük*, qui désigne l'une des nombreuses langues internationales artificielles qui furent forgées (en 1879) avant l'*esperanto* (qui date, lui, de 1887). Le mot se voulait synonyme de « parler mondial ». De *vol* (pour *world*, le monde) et *pük* (pour *speak*, parler).

La boutade ayant fait mouche dans l'opinion, le Général, devant ses familiers, parlera très souvent de « messieurs les volapüks » — tout le monde comprenant de qui il s'agit : les « eurocrates », ou les fanatiques de l'intégration européenne...

VOUS M'AVEZ COMPRIS...

9 septembre 1967. En visite officielle en Pologne, le Général arrive au port de Gdansk, où se lèvera un jour le « printemps polonais ». Après un « bain de foule » d'une extrême chaleur, il a droit à une réception officielle guin-

dée. Mais, par-delà son auditoire d'apparatchiks, il s'adresse aux Polonais rassemblés sous les fenêtres de la salle d'honneur où il est reçu :

— Oui! vous êtes debout, et capables d'affronter l'avenir!... La France n'a pas de conseil à vous donner, mais les obstacles qui vous paraissent aujourd'hui insurmontables (NDLR : *Suivez mon regard vers le Kremlin!*), vous les surmonterez sans aucun doute un jour!...

Dans la salle, les dignitaires sont figés dans la glace. Mais, de la place, monte une immense clameur. Qui va s'amplifier encore quand l'orateur ajoutera, goguenard :

— ... Vous avez tous compris ce que je veux dire!...

* Bien sûr, c'est là un propos moins provocant, plus chiffré, que le « Vive le Québec libre! » qui avait précédé d'un peu plus d'un mois (26 juillet 1967). Mais c'est tout de même fort net. Si net que Gomulka, sans faire un scandale comme les gouvernants anglophones du Canada, crut devoir rappeler le lendemain, contrant sèchement son invité, que la Pologne était la fidèle vassale de l'URSS. Si net aussi que les Polonais se rappellent encore ces phrases du Général comme un formidable encouragement donné à leur émancipation.

Bizarre! Au cours de l'été 1967, la classe politique française (une bonne partie des gaullistes compris) s'indigne de l'« incartade » de Montréal, et accuse de Gaulle d'être devenu « zinzin », mais nul ne dit un mot de l'« incartade » de Gdansk, à peine plus « diplomatique », et digne d'un Cyrano qui s'est payé une nasarde formidablement provocatrice...

W

WATERLOO, 1969

Dans les jours qui précèdent le référendum du 27 avril 1969, les sondages sont catastrophiques. Même s'il se bat pour tenter de forcer le destin, de Gaulle sait que « c'est foutu », que « les carottes sont cuites ».

Au même moment, André Malraux affiche un optimisme à l'épreuve des balles : même s'ils sont tentés par le parricide, comme l'attestent les sondages, les Français, dans l'isolement, reculeront devant le meurtre du Père. Il développe ses arguments devant le Général, mais celui-ci le raille gentiment :

— Oh! vous, si Napoléon vous avait interrogé le matin de Waterloo, vous lui auriez juré que c'était gagné!...

— Mais, mon Général, Waterloo, c'était parfaitement gagnable. Il aurait suffi que...

— Je sais, je sais, Malraux...

Un temps. Puis l'auteur de *La France et son armée* rectifie à sa façon Victor Hugo, et déclame, très Talma :

— *Il dit : Grouchy! C'était Poher...*

* Raconté à l'auteur par André Malraux. Avec un petit sourire qui laissait entendre que le jeu de mots final pouvait bien être une fioriture ajoutée par lui-même...

WATERLOO OU GRAND-CLAMART?

L'abdication du 28 avril 1969 aura eu pour conséquence de priver la littérature française de deux grands textes : le discours que Malraux aurait dû prononcer à Ajaccio, le 15 août 1969, à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Napoléon Bonaparte, et celui que de Gaulle aurait dû prononcer, aux Invalides, pour commémorer le retour des cendres.

— Qu'auriez-vous dit à propos de lui? demandera-t-on un peu plus tard au Général.

— Que, lui et moi, nous avons été trahis par les mêmes félons, que nous avons engraisés... Et que, tous les deux, nous avons eu le même successeur : Louis XVIII...

* Cité par Frédéric Barreyre (*op. cit.*, p. 131), cet ana est, de toute évidence, forgé. Notons que Georges Pompidou y tient tout à la fois le rôle de Louis XVIII et (à cause du « coup de poignard de Rome ») celui de chef des « félons ».

Celui qui développa ce thème avec le plus de virulence fut Louis Vallon qui, dans son livre *L'Anti-de Gaulle*, attribua le départ du Général non pas à un Waterloo électoral mais aux manœuvres pompidoliennes qu'il baptisa férocement « la conjuration du Grand-Clamart ».

Pour en revenir à Napoléon, citons ce jugement que le Général porta sur lui lors de sa dernière conversation avec Malraux (*Les chênes qu'on abat, op. cit.*, p. 112-113) :

— Il n'a pas toujours été à sa propre hauteur, je sais. Mais il a toujours eu contre lui les pantoufles. Ce n'est pas rien...

WATERLOO OU ROULETTE RUSSE?

Le Général, qui a volontairement quitté le pouvoir sept mois plus tôt, reçoit donc pour une ultime visite, à Colombey, le 11 décembre 1969, son « génial ami », fidèle compagnon et ancien ministre des Affaires culturelles :

MALRAUX : — Pourquoi êtes-vous parti sur une question aussi secondaire que celle des régions? A cause de l'absurdité?

DE GAULLE, *après avoir longuement et fixement regardé son interlocuteur* : — Oui, à cause de l'absurdité!...

* *Les chênes qu'on abat*, op. cit., p. 31. Une très longue explication de texte serait ici nécessaire. Résumons. Ou bien on décide que le romancier-antimémorialiste a inventé ce « Oui, à cause de l'absurdité. » Ou bien on décèle quelque malice dans cette réplique seulement à moitié sincère (« Si vous me posez la question, c'est que vous souhaitez que je vous réponde *oui*, alors je vous fais ce petit plaisir, mais vous savez comme moi que les choses ne sont pas si simples »)...

Pas simple, en effet, de savoir si la consultation du 27 avril 1969 fut ou non un « référendum suicide ».

Première thèse : de Gaulle croyait dur comme fer aux réformes qu'il proposait à ratification populaire — réorganisation des régions et du Sénat —, et plus encore à ce qu'impliquait le texte en question, conçu par lui comme la première étape de la mise en œuvre de la « participation ».

Seconde thèse : il avait décidé que, de toute façon, il s'éclipserait quand il aurait quatre-vingts ans (fin 1970), donc il cherchait une sortie — qu'il joua en quelque sorte à la roulette russe (formule qu'Hubert Beuve-Méry fut le premier à employer, dans l'article du *Monde* qui suivit l'abdication)...

Le malheur est que ces deux thèses sont tout aussi fortement argumentées l'une que l'autre. Il nous semble pourtant que la seconde l'est un peu plus que la première (que d'ailleurs elle n'exclut pas totalement). Abdiquer, de sa seule volonté, mais après avoir été désavoué par le suffrage universel — ou plus exactement par les « veaux » —, c'était pour le Général un départ à panache, et qui, plus tard, ferait réfléchir. Ainsi les Français regretteraient-ils un jour leur erreur. Ainsi son image historique resterait-elle intacte. Malraux ne romançait pas trop quand, à l'auteur de ce recueil, il disait en 1970 :

« Partir sur une affaire en apparence subalterne, c'était pour de Gaulle une façon baroque et élégante de céder à l'ingratitude populaire... »

Eh! à propos de sa démission de janvier 1946, notre héros avait écrit dans les *Mémoires de guerre* (*op. cit.*, III, p. 273) : « Je saurais, en tout cas, quitter les choses avant qu'elles ne me quittent... »

Le même homme, âgé de vingt-six ans, notait déjà dans un de ses *Carnets*, en 1916 (*op. cit.*, I, p. 380), ce proverbe italien : *Quando s'ha rompere il collo, si trova la scala* — « quand on doit se rompre le cou, on trouve l'escalier »...

Y

YVONNE

Là encore, comme au début de ce dictionnaire, nous jouons avec l'ordre alphabétique. Pour terminer sur un bref hommage à Yvonne Vendroux, épouse de Gaulle. Sa silhouette, qui souhaitait n'être qu'une ombre portée, a traversé certaines de ces pages. De cette femme digne, souriante et courageuse, la légende fabriquée par les persifleurs n'a retenu qu'une « Mme de Maintenant » rigoriste et *gnangnan*, vouée au tricot et aux confitures.

S'il n'y avait eu que cela, les Français n'auraient pas autant aimé *Tante Yvonne*, et, en cette fin de siècle, elle ne resterait pas aussi présente dans le souvenir collectif, où elle est devenue en quelque sorte la grand-mère commune (ou l'arrière-grand-mère commune) de ceux qui n'ont pas la mémoire courte.

S'il n'y avait eu que cela, le Parlement n'aurait pas salué son trépas, en novembre 1979, par une minute de silence, hommage qui, dans notre histoire, fut rarement rendu aux épouses, et encore moins aux veuves.

Nous ne saurions mieux dire ici que Françoise Parturier écrivant au Général le 3 juin 1969, dans les jours qui suivirent son abdication, avec les mots du cœur :

« Puisqu'il arrive, monsieur, que la souffrance permette une certaine familiarité, oserai-je vous prier de transmettre

à madame de Gaulle le résumé, à ma façon, des propos si nombreux qui sont un témoignage : les Français pleurent aussi *Tante Yvonne*, dans tous les milieux, mais surtout dans le peuple... » (*op. cit.*, p. 96).

Pour nous dont le propos, dans ce recueil, n'a pas été de souffrir mais de sourire, nous citerons *in fine* trois ana, dont le premier n'est sans doute pas dépourvu d'authenticité, ce qui le différencie pour le moins du troisième :

Nous sommes à l'Élysée, au début des années 1960, et la réception est donnée en l'honneur des anciens de la France libre.

UNE DAME (*très médaillée et plus toute jeune*) : — Vous n'ignorez pas, mon Général, que mon gaullisme date du 18 juin 1940...

DE GAULLE : — Cela ne fait aucun doute, madame, et je le sais. Pourtant, voyez-vous, il y a mieux encore... (*Geste en direction d'Yvonne de Gaulle*)... Vous voyez ici la première femme gaulliste... (*Tendrement*)... Elle y a eu quelque mérite !...

Cette goguenardise est fort parente de celle dont, selon la légende, bénéficia une dame des plus célèbres :

JACKIE KENNEDY : — Vous savez, mon Général, que mes parents sont Français...

CHARLES DE GAULLE : — Les miens aussi, madame!...

Deuxième ana, emprunté une dernière fois à André Malraux, dont nous citons une fois de plus *Les chênes qu'on abat* (*op. cit.*, pp. 99-100) :

DE GAULLE, *en décembre 1969* : — Et les villages africains, ont-ils beaucoup changé?

MALRAUX : — Millénaires... Ils n'ont changé qu'en ceci :

1. Sous une forme ou sous une autre, la boutade fut manifestement lancée en plusieurs occasions (voir : Eugène Mannoni, *Le Point*, 5 septembre 1968).

YVONNE

les hommes de haute taille s'y appellent *Gaul*, comme au Congo, et les femmes s'y appellent *Tantivonn* (« tante Yvonne »)... Il s'agit pourtant de villages où n'a jamais pénétré *Le Canard enchaîné*!.. Alors, dans les ruelles à chèvres, au-dessus du fleuve, on entend des cris lointains : *Gaul! Gaul!...*, ou : *Tantivonn! Tantivonn!...*

Note d'André Malraux : « Mme de Gaulle rit... »

Dernier ana, et nous revenons à l'Élysée pour pénétrer, en catimini, dans la chambre à coucher présidentielle, où les de Gaulle sont au lit. Il est minuit, et la radio marche en sourdine. Au dernier coup qu'égrène la pendule radio-phonique, *la Marseillaise* retentit – ainsi, en ces temps reculés, marque-t-on la fin des émissions. Langoureuse, Yvonne se tourne vers son époux :

– Oh! Charles, notre chanson!...

Authenticité : nulle. Vérité profonde : absolue.

Bibliographie ¹

1. Ouvrages de Charles de Gaulle

Toutes les références données dans notre texte renvoient à l'édition Plon.

Mémoires de guerre, t. I, *L'Appel*, 1954; t. II, *L'Unité*, 1956; t. III, *Le Salut*, 1959.

Mémoires d'espoir, t. I, *Le Renouveau*, 1970; t. II, *L'Effort*, 1971.

Discours et messages, 1970 : t. I, *Pendant la guerre*; t. II, *Dans l'attente*; t. III, *Avec le renouveau*; t. IV, *Pour l'effort*; t. V, *Vers le terme*.

Lettres, Notes et Carnets, 1980 à 1988 : t. I, textes de la période 1905-1918; t. II, 1918-40; t. III, 1940-41; t. IV, 1941-43; t. V, 1943-45; t. VI, 1945-51; t. VII, 1951-58; t. VIII, 1958-60; t. IX, 1961-68; t. X, 1969-70, et compléments.

Articles et écrits, 1975.

2. Nos sources principales

En ce temps-là : de Gaulle, hebdomadaire, 72 numéros d'avril 1971 à janvier 1973, éditions du Hennin.

Lacouture Jean, *De Gaulle*, Le Seuil : t. I, *Le rebelle*, 1984; t. II, *Le politique*, 1985; t. III, *Le souverain*, 1986.

De Gaulle ou l'éternel défi, cinquante-six témoignages recueillis par Jean Lacouture et Roland Mehl, Le Seuil, 1988.

Lacouture Jean, *Citations du président de Gaulle*, Le Seuil, 1968.

1. Nous ne mentionnons ici que les ouvrages que nous avons utilisés, et auxquels renvoient des références incluses dans notre texte.

BIBLIOGRAPHIE

Passeron André, *De Gaulle parle*, Fayard, 1962 et 1966 : t. I, période 1958-62; t. II, période 1962-66.

De Gaulle a dit, textes choisis par l'Institut Charles de Gaulle, Presses Pocket, 1989.

3. Recueils d'ana

Barreyre Frédéric, *Les derniers mots du Général*, Grasset, 1971.

Castelbajac Bernadette de, *Les mots les plus drôles de l'Histoire*, Perrin, 1988.

Mignon Ernest, *Les mots du Général*, Fayard, 1962 et *Le Livre de Poche*, 1972.

Mignon Ernest, *Les nouveaux mots du Général*, Fayard, 1962.

Autres ouvrages

Alphand Hervé, *L'Étonnement d'être*, Fayard, 1977.

Astier de la Vigerie Emmanuel d', *Les Grands*, Gallimard, 1961.

Boisdeffre Pierre de, *De Gaulle malgré lui*, Albin Michel, 1978.

Boissieu Alain de, *Pour combattre avec de Gaulle*, Plon, 1981.

– *Pour servir le Général*, Plon, 1982.

Bournazel Germaine de, *Un petit Lillois de Paris*, Plon, 1984.

Cazenave Michel, *De Gaulle et la terre de France*, Plon, 1988.

Chaban-Delmas Jacques, *Charles de Gaulle*, Paris-Match-Édition numéro 1, 1980 et 1990.

Chapus Jacques, *Mourir à Colombey*, La Table Ronde, 1971.

Coulet François, *Vertu des temps difficiles*, Plon, 1966.

Dauer Jacques, *Les Matéologiens*, Artefact, 1987.

Debré Michel, *Mémoires*, t. I, Albin Michel, 1985.

Debû-Bridel Jacques, *De Gaulle contestataire*, Plon, 1970.

Droit Michel, *Les feux du crépuscule*, Plon, 1977.

Dulong Claude, *La Vie quotidienne à l'Élysée au temps de Charles de Gaulle*, Hachette, 1974.

Elgey Georgette, *Histoire de la Quatrième République*, Fayard, 1968; t. I: 1945-51; t. II: 1951-58.

Escricenne Jean d', *Le général m'a dit*, Plon, 1973.

– *De Gaulle de loin et de près*, Plon, 1978.

Faure Edgar, *Mémoires*, t. I, 1982; t. II, 1984.

Fauvet Jacques, *La IV^e République*, Fayard, 1959.

Flohic François, *Souvenirs d'outre-Gaulle*, Plon, 1979.

BIBLIOGRAPHIE

- Fouchet Christian, *Mémoires d'hier et de demain*, t. I, 1971; t. II, 1973, Plon.
- Frossard André, *La France en général*, Plon, 1975.
- Gaule Philippe de, *De Gaule*, Plon, 1989.
- Gorce Paul-Marie de la, *De Gaule entre deux mondes*, Fayard, 1964.
- Guéna Yves, *Le temps des certitudes*, Flammarion, 1982.
- Guichard Olivier, *Un chemin tranquille*, Flammarion, 1975.
- *Mon Général*, Grasset, 1980.
- Henri, comte de Paris, *Mémoires d'exil et de combat*, Jullian, 1979.
- *L'avenir dure longtemps*, Grasset, 1987.
- Jobert Michel, *Mémoires d'avenir*, Grasset, 1974.
- Jullian Marcel, *Madame de Gaule*, Stock, 1982.
- Kermeol Jacques, *Le procès en canonisation de Charles de Gaule*, Balland, 1970.
- Lefranc Pierre, *Avec qui vous savez*, Plon, 1979 (ouvrage repris en 1990 sous le titre *Avec de Gaule*, Presses Pocket).
- Malraux André, *Les chênes qu'on abat*, Gallimard, 1971.
- Mannoni Eugène, *Moi, général de Gaule*, Le Seuil, 1964.
- Mauriac Claude, *Un autre de Gaule*, Grasset, 1970 (ouvrage recomposé sous le titre *Aimer de Gaule*, Grasset, 1978).
- Mauriac François, *De Gaule*, Grasset, 1964.
- Mauriac Jean, *Mort du général de Gaule*, Grasset, 1972.
- Melnik Constantin, *1 000 jours à Matignon*, Grasset, 1988.
- Michelet Claude, *Mon père Edmond Michelet*, ouvrage contenant les Carnets de ce dernier, Laffont, 1981.
- Miribel Élisabeth de, *La liberté souffre violence*, Plon, 1981.
- Mitterrand François, *Le Coup d'État permanent*, Plon, 1964.
- Moch Jules, *Une si longue vie*, Laffont, 1976.
- Palewski Gaston, *Mémoires d'action*, Plon, 1988.
- Parturier Françoise, *La Lettre d'Irlande*, Albin Michel, 1979.
- Pisani Edgar, *Le Général indivis*, Albin Michel, 1974.
- Pognon Edmond, *De Gaule et l'histoire de France*, Albin Michel, 1970.
- Pompidou Georges, *Pour rétablir une vérité*, Flammarion, 1982.
- Pouget Jean, *Un certain capitaine de Gaule*, Fayard, 1973.
- Ribaud André, *La Cour, chronique du royaume*, 1961; *Le Roi, chronique de la cour*, 1962, Julliard.

BIBLIOGRAPHIE

- Rouanet Anne et Pierre, *Les trois derniers chagrins du général de Gaulle*, Grasset, 1980.
- Saint-Robert Philippe de, *Les septennats interrompus*, Laffont, 1975.
- Sauvy Alfred, *Humour et politique*, Calmann-Lévy, 1979.
- Schoenbrunn David, *Les trois vies de Charles de Gaulle*, Julliard, 1965.
- Schumann Maurice, *L'Homme des tempêtes*, Le Mail, 1946.
- *Un certain 18 juin*, Plon, 1980 et 1989.
- Soustelle Jacques, *28 ans de gaullisme*, La Table Ronde, 1968.
- *L'Espérance trahie*, L'Alma, 1962.
- Stéphane Roger, *Tout est bien*, Quai Voltaire, 1989.
- Suffert Georges, *Charles de Gaulle*, L'Express, 1970.
- Terrenoire Louis, *De Gaulle vivant*, Plon, 1971.
- Todd Olivier, *La marelle de Giscard*, Laffont, 1977.
- Tournoux Jean-Raymond, *La tragédie du Général*, Plon, 1967.
- *Jamais dit*, Plon, 1971.
- *Le Tourment et la Fatalité*, Plon, 1974.
- Tricot Bernard, *Les sentiers de la paix*, Plon, 1972.
- Vallon Louis, *L'Anti-de Gaulle*, Le Seuil, 1969.
- *De Gaulle et la démocratie*, La Table Ronde, 1972.
- Vendroux Jacques, *Cette chance que j'ai eue*, Plon, 1974.
- *Ces grandes années que j'ai vécues*, Plon, 1975.
- *Yvonne de Gaulle, ma sœur*, Plon, 1980.
- Viansson-Ponté Pierre, *Les Gaullistes*, Le Seuil, 1963.
- *Histoire de la République gaulienne*, Fayard 1970 et 1971; t. I : 1958-62; t. II : 1962-69.

Index

Sauf rares exceptions, ne sont cités que les *contemporains*. Quand ils sont directement mêlés à l'action ou au dialogue, les chiffres de renvoi sont imprimés en romain; sinon, ils sont en italique.

- Aboulker José, 109-110.
Adenauer Konrad, 125, 199.
Aglion Raoul, 18, 149, 163, 172, 183.
Aragon Louis, 233.
Arc Jeanne d', 24, 148-152.
Argenlieu Thierry d', 171.
Artagnan Charles d', 164-166.
Astérix, 213.
Astier Emmanuel d', 73, 98, 113, 126,, 131, 243.
Auriol Vincent, 230.

Bardot Brigitte, 49-51.
Barre Raymond, 225.
Barreyre Frédéric, 14, 80, 82, 228, 251.
Bastien-Thiry, 196.
Ben Barka Mehdi, 141-142.
Bernanos Georges, 174.
Bernstein Henry, 130-131.
Besnard Marie, 84-85.
Beuve-Méry Hubert, 235-236, 252.

Bidault Georges, 31, 112, 134, 144.
Billotte Pierre, 142-143, 170, 175.
Bismarck Otto de, 54.
Boisdeffre Pierre de, 146.
Boissieu Alain de, 67, 197, 241.
Bonneval Gaston de, 92.
Boulangier Georges, 219-220.
Boulganine Nikolai, 138.
Bourdet Claude, 222.
Bourges Yvon, 202.
Bournazel Germaine de, 97.
Brel Jacques, 131.
Burin des Rozières Étienne, 200.

Capitant René, 17.
Cassou Jean, 87.
Castelbajac Bernadette de, 209.
Castro Fidel, 119-120.
Ceausescu Nicolai, 100-102.
César Jules, 117, 151, 213, 221.

INDEX

- Chaban-Delmas Jacques, 29, 70, 123.
 Chapus Jacques, 94, 105.
 Chirac Jacques, 62.
 Churchill Winston, 25, 63, 69, 143, 149, 170, 171-172, 211, 224.
 Clavel Maurice, 34-35, 49, 78, 82.
 Corbie Marie-Thérèse de, 161.
 Cordier Daniel, 243.
 Coty René, 93.
 Coulet François, 84, 217.
 Courcel Geoffroy de, 84.
 Couve de Murville Maurice, 65, 68-69, 95-96, 140, 202, 205.

 Daniélou Jean, 70.
 Dauer Jacques, 128.
 Debré Michel, 68, 69, 187-188.
 Defferre Gaston, 26.
 Delbecque Léon, 157.
 Delouvrier Paul, 123.
 Dieulafoy Jeanne, 238-239.
 Dracula, 100-102.
 Drapeau Jean, 225.
 Droit Michel, 66, 79, 140, 167-168, 173, 202-204, 236.
 Duclos Jacques, 134.
 Duhamel Georges, 241.
 Dulong Claude, 42, 48, 51, 54, 103, 107, 156, 184, 238.
 Dutourd Jean, 33, 45.
 Duverger Maurice, 205.

 Effel Jean, 133, 136.
 Escricenne Jean d', 38, 126, 200, 213.

 Fabre-Luce Alfred, 134.
 Faizant Jacques, 201, 231.

 Faulkner William, 74.
 Faure Edgar, 45-46, 91, 140-141.
 Fauvet Jacques, 103.
 Flohic François, 136, 155, 173.
 Foccart Jacques, 29, 99, 200.
 Foyer Jean, 226.
 Frenay Henri, 243.
 Frossard André, 13, 16, 78, 197.
 Fumet Stanislas, 112.

 Gary Romain, 131.
 Gaulle Charles de (mort en 1880), 244.
 Gaulle Geneviève de, 209-210.
 Gaulle Jacques de, 97.
 Gaulle Jeanne de, 125.
 Gaulle Henri de, 97, 174.
 Gaulle Marie-Agnès de, 97.
 Gaulle Philippe de, 16, 124, 129, 180, 207-208.
 Gaulle Yvonne de, 23, 29, 57, 61, 71, 106, 115, 148, 155, 177, 189, 196-197, 201, 218, 229-230, 254-256.
 Giraud Henri, 32, 122.
 Giscard d'Estaing Valéry, 111, 127-129.
 Godard, colonel, 119.
 Goguel François, 108, 119.
 Gouin Félix, 163.
 Gomulka Vladislav, 249.
 Gorse Georges, 76-78.
 Grandval Gilbert, 205.
 Gromyko Andréi, 67-68.
 Guéna Yves, 50, 145, 218-219.
 Guichard Olivier, 32, 93, 98, 106, 143, 152, 166, 211, 227, 228.

- Guillebon Jacques de, 176.
- Hoppenot Henry, 162-163.
- Harcourt Emmanuel de, 141.
- Hemingway Ernest, 33.
- Henri d'Orléans, comte de Paris, 27, 206-207.
- Hopkins Harry, 56, 149.
- Joxe Louis, 202, 246.
- Juin Alphonse, 92.
- Jullian Marcel, 23, 167, 173, 177, 181-183, 230.
- Kennedy Jackie, 136, 145-148, 255.
- Kennedy John Fitzgerald, 136-137, 148, 170.
- Kermoal Jacques, 71.
- Kolb Thérèse, 125.
- Kossyguine Alexis, 66.
- Krouchtchev Nikita, 65-68, 139.
- Lacouture Jean, 16, 29, 30, 31, 61, 67, 87, 90, 100, 123, 143, 162, 166, 167, 196, 197, 214, 226, 229, 231, 241, 246, 247.
- La Guardia Fiorello, 132-133.
- Le Breton Auguste, 235.
- Lebrun Albert, 160.
- Lecanuet Jean, 204.
- Leclerc, général, 34, 156-157, 174, 176.
- Lefranc Pierre, 36, 45, 50, 52-53, 63, 65, 102, 153-154, 200, 212.
- Le Troquer André, 193.
- Le Theule Joël, 24, 69, 72, 95-96, 158-159, 239.
- Macmillan Harold, 170.
- Malraux André, 15, 21, 33, 42, 50-51, 63, 74-76, 81, 83, 86, 88, 98, 104, 107, 108, 127, 129, 130-131, 138-139, 145-148, 150-151, 164-166, 176, 188, 197, 198, 207, 210, 211-212, 217, 218-219, 231, 233, 246, 250-253, 255-256.
- Mannoni Eugène, 65, 157, 209, 255.
- Mao, 161-162.
- Massigli René, 163, 172, 240.
- Massu Jacques, 80, 212.
- Mauriac Claude, 40-41, 85, 157, 171, 173, 176, 218, 244.
- Mauriac François 85-86, 93, 240.
- Mauriac Jean, 141, 161.
- Maurras Charles, 240.
- Maziol Jacques, 43.
- Melnik Constantin, 14, 68.
- Mendès-France Pierre, 162, 167-169.
- Messmer Pierre, 202.
- Messmer Gilberte, 171.
- Michelet Edmond, 41, 43-44, 58-59, 88, 112, 163-166, 175, 186.
- Mignon Ernest, 36, 38, 47, 68, 81, 84, 90, 96, 123, 219, 233, 244.
- Miribel Elisabeth de, 132.
- Missoffe François, 42-43.
- Mitterrand François, 62, 100, 134, 150, 198-199, 247.
- Moch Jules, 151-152.
- Mohammed Zaher Shah, 121.

INDEX

- Moissand, colonel, 214-215.
 Mollet Guy, 167, 195.
 Moulin Jean, 217, 243.
 Murphy Robert, 32.
- Napoléon, 37, 43, 173, 250, 251.
 Nixon Richard, 146.
 Nora Simon, 93.
- Onassis Aristote, 147.
 Oufkir Mohammed, 142.
- Pado Dominique, 198.
 Palewski Gaston, 34, 88, 99, 122, 240.
 Parturier Françoise, 9, 44, 237-238, 242, 254-255.
 Passeron André, 36, 52, 170, 198.
 Pelayo Antonio, 71, 94.
 Perret Pierre, 235.
 Pershing, général, 183.
 Pétain, maréchal, 27-28, 86, 94, 111, 123, 172-173, 178-182, 215.
 Peyrefitte Alain, 29-30, 100, 201, 204.
 Phalavi Mohammed, Shah, 53-54.
 Philip André, 39-40, 73.
 Piaf Edith, 170.
 Pinay Antoine, 89-90, 111, 118, 128.
 Pleven René, 162.
 Pompéi Jean, 83.
 Pompidou Georges, 34, 55, 77-78, 82, 109, 127, 131, 140-141, 152, 197, 202, 207, 226, 251.
- Poujade Pierre, 110-111.
 Poujet Jean, 214.
- Ramadier Paul, 43, 136.
 Ravel, colonel, 86.
 Rémy, colonel, 176-177.
 Reynaud Paul, 116.
 Ribaud André, 58, 189-192, 235.
 Richard Robert, 192.
 Rommel Erwin, 158-159.
 Rouanet Anne et Pierre, 59, 77-78, 111, 129.
 Royer Jean-Michel, 70, 85, 101, 135, 189-192, 195, 235.
 Rueff Jacques, 161.
- Sablier Edouard, 209.
 Salan, général, et madame, 212, 227.
 Sanguinetti Alexandre, 128.
 Sartre Jean-Paul, 147.
 Sauvy Alfred, 38, 50, 84, 91, 137.
 Schoenbrunn David, 166, 172.
 Schuman Robert, 31.
 Schumann Maurice, 19-20, 27-29, 46, 54, 92, 244.
 Schweitzer Albert, 198.
 Senghor Léopold Sédar, 183.
 Serreules Claude, 84.
 Sirikit, reine de Thaïlande, 145, 218-219.
 Soustelle Jacques, 38, 158, 173, 230-231.
 Spears, général, 201.
 Staline, maréchal, 76, 99, 137-139, 211.
 Stéphane Roger, 92, 221-222, 229.
 Suyin Han, 161-162.


INDEX

- Tati Jacques, 188.
 Teitgen Pierre-Henri, 112.
 Terrenoire Louis, 37, 89, 112,
 119, 157, 205, 208.
 Thorez Maurice, 138.
 Tim, 131.
 Tintin, 212-213.
 Tisot Henri, 21, 193-194.
 Tixier-Vignancour Jean-Louis,
 134.
 Todd Olivier, 128-129.
 Touchard Jean, 223.
 Tournoux Jean-Raymond, 36,
 158, 241, 245.
 Tricot Bernard, 71, 226, 238.
 Truman Harry, 132.
 Vaillant Roger, 92-93.
 Vallon Louis, 9, 17, 31, 45,
 54-55, 57-58, 60, 72, 81,
 82, 84, 90, 106, 111, 113-
 114, 118, 127, 140, 158,
 162, 171, 185, 193, 194,
 219-220, 227, 228, 231,
 232, 238, 239, 242, 251.
 Vanier, général, 60.
 Vendroux Jacques, 237.
 Vercingétorix, 213, 242, 245.
 Viansson-Ponté Pierre, 247.
 Vilmorin Louise de, 75, 146.
 Wahl Nicholas, 132, 222.
 Youlou Fulbert, 52, 70.



Cet ouvrage a été réalisé sur
Système Cameron
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Balland
le 14 mai 1990

Imprimé en France
Dépôt légal : mars 1990
N° d'impression : 14799
ISBN : 2-7158-0791-0
F2 6584



JEAN-MICHEL ROYER

Les petites malices du Général

– Mon cher, il y a deux catégories de gens : ceux qui disent : “il y a deux catégories de gens”,... et les autres !

*

Une passionaria éperdue : – Mon Général, je vous aime !

Le Général : – Gardez cela pour vous, madame : cela vous fera chaud au cœur, et ce sera notre petit secret à tous deux...

*

Au Conseil des ministres, en avril 1961, lors du putsch des généraux d'Alger :

– La situation, messieurs, a ceci de grave qu'elle n'est pas sérieuse...

– Je souhaite que mes obsèques soient réduites au strict minimum.

– Qu'entendez-vous par “strict minimum”, mon Général ?

– Moi...

*

Vraies ou apocryphes, déjà connues ou totalement inédites, les historiettes rassemblées ici écrivent l'Histoire. Journaliste politique, historien, romancier et pasticheur célèbre, Jean-Michel Royer en a fait le plus piquant des florilèges. En se souvenant que, dans sa jeunesse, il fut une des figures marquantes de la gauche gaulliste, et aussi l'un des meilleurs témoins – fasciné et critique à la fois – de la république gaullienne.



9 782715 807914

I.S.B.N. 2.7158.0791.0
F2. 6584.90

89,00 F.F. (T.T.C.) 90.4